

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 59.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Siglo

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. B. B.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1 00	\$ 1 20
Trois mois	\$ 3 00	\$ 3 60
Six mois	\$ 5 50	\$ 6 60
Un an	\$ 10 00	\$ 12 00
Nombre du jour	\$ 0 01	\$ 0 02
ancien	\$ 0 10	\$ 0 12

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne peuvent que sur souscriptions payées d'avance.

Après le meeting.

Brillante par le nombre et la qualité, caractéristique par l'ordre qui n'a cessé de régner dans ses rangs, significative par ses acclamations, la manifestation qui a fait défiler quarante mille hommes au moins sous les balcons de M. Cuervas ne doit pas rester sans résultats pratiques.

Si la majorité qui prend son mot d'ordre chez Julio Herrera ou qui s'est constituée dans le laboratoire des intrigues, n'était pas de celles qui Jupiter aveugle pour les perdre plus sûrement, elle comprendrait combien elle fut insensée, quand elle se hâta, l'autre jour de s'unir par un pacte public en faveur d'une candidature, fort estimable en soi, mais qu'on a rendu inacceptable en l'érigant pour faire échec aux volontés populaires.

Comprenant sa folie, cette majorité, si un reste de patriotisme et de pudeur présidait encore à ses actes ou si un éclair d'intelligence lui avait permis de traverser les ténèbres de la situation, n'aurait pas un seul instant sorti d'une lice où elle ne peut désormais combattre que pour le mal du pays; elle donnerait sa démission, et laisserait à de plus sages et de moins compromis le soin de donner au problème la solution honnête qu'il comporte encore.

Mais cette démission est sans doute au-dessus de leur courage; ils ne sont point taillés pour de pareilles abnégations, messieurs les conjurés du gomensorismo menteur de la dernière heure, du gomensorismo qui sert d'épave à la mixture fratricide élaborée dans le creuset du grand alchimiste de l'hérésie.

S'il ne faut pas demander des poires à l'orme, ni les truffes aux cuisiniers quand on est déjà en plein gosse, il ne convient pas davantage d'exiger un héroïque sacrifice aux pauvres esprits et aux cœurs médiocres dont les appétits limitent toujours l'idéal et que leur éducation et leurs habitudes ont revêtus d'une triple couche d'égoïsme, de vanité et d'obstination.

Il reste toutefois pour eux et pour le pays qu'un fatal concours de circonstances oblige à compter avec eux, — il reste une solution moins dure et plus humble, plus à la hauteur de leur courage. La théologie enseigne que tout serment qui a pour objet une mauvaise action est nul *ipso facto* et ne saurait obliger; un vœu téméraire, peut toujours être commandé.

Quand la volonté du peuple pourrait encore être doutée pour eux, quand ils pourraient se faire cette illusion, assurément bien extraordinaire, qu'il n'y avait que quelques journaliers pour condamner leur politique de lucre, de bassesses, de servilité odieuse et de calculs indignes, ils purent s'engager dans une voie trompeuse. Ils seraient sans excuse de ne point le reconnaître aujourd'hui, et le reconnaissant leur crime serait inexplicable si, par de vaines considérations d'amour-propre, ils se refusaient à revenir sur leurs pas et préféraient nous entraîner avec eux à des coups de force, à des violences fratricides.

Il n'y a pas de déshonneur à se tromper, car tout homme est faillible et l'erreur est inhérente à la nature humaine. Erreare humanum est. Mais il est vil, il est ignoble, il est abominable, quand on s'est trompé et qu'on est amené à le reconnaître, de se refuser à confesser son erreur et à la réparer.

Miguelistes et tajistes, qui conservez quelque bonne foi, l'heure est venue. Après avoir assisté à l'imposante manifestation qui acclama hier Cuervas, à abjurer vos préventions et vos antipathies, et de déclarer sincèrement que déguisés pour représenter le peuple, vous ne sauriez voter pour un autre candidat que celui que le peuple acclame.

Comment M. le lieutenant-général Tajés ou quelque autre nageur des sympathies populaires qui allaient à lui, — si convaincu que celui-là seul doit être président qui est fait président par le peuple, et si légitimement indigné des manœuvres honteuses, des fraudes éhontées dont Julio Herrera se servit contre sa candidature, — pourrait-il donner aujourd'hui un autre conseil à ses amis?

Mais il faut se hâter. Demain il pourrait être trop tard. Le pays est las, il est fatigué de ces hommes qui ne savent que battre en brèche ce qu'il acclame, et qui n'arrivent jamais

ou n'arrivent que trop tard quand il y a du bien à faire et du mal à empêcher. Quel prestige peuvent-ils avoir sur le peuple? Quel droit au respect public peuvent-ils invoquer ces indigents représentants du peuple qui ne peuvent se réunir en nombre suffisant pour délibérer sur une résolution qui prend les obligations à prélever une fraction microscopique de leur traitement pour payer leurs dettes, et dont tout le travail politique aboutit à proclamer pour candidat actuellement un vieillard de 88 ans, répudié par eux il y a quatre ans, comme trop décrépit et vermulu?

Le peuple réclame Cuervas dont les actes et le programme répondent à ses aspirations. Le peuple est le vrai, l'unique souverain. Il y aurait déshonneur, au point où en sont les choses à vouloir lui faire échec, même avec le nom vénéré de Gomensoro, au nom et au profit d'une coterie décriée, et d'une collectivité qui a perdu tout droit à la considération, tout droit à l'indulgence.

Le maître a parlé. Les valets n'ont qu'à obéir ou se retirer.

Sur une plage du midi

Un matin, je rêvais du Grèce.
Près de la mer, quand, sur le bord,
Passèrent, de l'or dans leur tresse,
Deux mignonnes enfants du Nord.

Par Phœbus Apollon pensai-je,
Dans nos horizons purs, mais secs,
Ces deux fleurs des pays de neige
Troublent un peu mes rêves grecs.

Leur grâce me charma et m'irrita
Sous ce soleil, sous cet azur,
Et les nymphes de Théocrite
N'étaient pas blondes à coup sûr.

Soudain, accourant d'une lieue,
A petits pas, à petits pas,
Une petite vague bleue
Me dit: «Imbecille (tout bas),

«Il n'est pas d'idylle qui tienne;
Le blond te gêne; et puis après?
Un peu de brise italienne
Fait bien dans les cheveux dorés.

«Laisse donc là ton esthétique;
Les Grecs n'ont-ils point fait Cypris
Blonde comme le miel d'Attique,
Blonde comme les Tamaris?

«Leur Vénus, rayonnante et pure,
Apparut sous le ciel joyeux
Du soleil sur sa chère lèvre
Et l'azur des mers dans ses yeux.

«Tu peux m'en croire, je suis franche:
J'étais là par un jour pareil
Quand elle naquit, blonde et blanche,
Dans l'écume et dans le soleil.

«Vois là-bas frémir à la brise
Le rire innombrable des flots
Vers cette écume qui se brise
Aux pointes blanches des îlots;

«Comme au jour où Vénus est née
Avec des yeux bleus comme nous,
C'est fête en Méditerranée
Et tout azur semble plus doux.

«Car c'est elle malgré les âges,
Elle que nous nous rappelons,
Quand se mirent près de nos plages
Des yeux bleus et des cheveux blonds.»

Trois Etoiles.

LA STUPEUR DE CATHERINE

Le mari de Catherine s'était montré parfait depuis le jour des noces. Après avoir été le fiancé correct, attentif, accomplissant dédicatement et ponctuellement les rites ordonnés

par l'habitude, il était devenu l'époux plein de mesure, de tact, créant au ménage la plus égale, ordonnée, convenable. La jeune fille devenue femme, à peine sortie de pension, eut comme un ressouvenir des années d'enfance où elle jouait gravement à la Madame avec les petites filles ses camarades. Elle dirigeait un gentil intérieur de poupée parisienne, dans un appartement délicat, au mobilier fragile, paré de bibelots éphémères. Elle recevait et rendait des visites, où elle et ses pareilles se rangeaient en cercle, vêtues de toilettes qui la faisaient ressembler à des oiseaux et à des libellules. Elles prenaient un thé léger dans des tasses imperceptibles, mangeaient des soupçons de gâteaux délicieux, et disaient des riens avec animation.

Aucun parole, aucun geste du mari de Catherine ne dénotait dans ce petit rôle bleu et rose d'existence. Il apparaissait, au contraire, comme le charme magique qui avait donné la réalité à toutes ces imaginations puériles. Il aurait transformé une citrouille en carrosse et deux petites souris blanches en magnifiques chevaux caparazonnés d'or, comme dans les contes de fées, que Catherine n'aurait éprouvé aucune surprise. Elle lui devait à n'en pas douter, cet enchaînement naturel où elle vivait, et n'aurait même pas pu concevoir la pensée d'un autre arrangement des choses.

Lui, cependant, le dominateur de cette féerie délicieuse, de laquelle quinze ans plus âgé que son enfantin partenaire, avait une tête effrayable de vieux vireur. Il n'avait rien créé par le monde, aucune fatigue de pensée n'avait marqué sa physionomie de beaux ravages éloquentes, et c'était tout son passé de notions inutiles, de noctambulisme monotone, de mauvaises nourritures luxueuses, d'amours faisandés, qui était écrit sur son masque fade, raviné, mal éclairé par la lueur factice des yeux et la convention du sourire.

Il ne fallait pas être très grand physionomiste pour lire cela à première vue, mais ce déchiffrement si facile ne pouvait être encore demandé à l'ignorante Catherine. Elle ne voyait ni le vieillissement, ni l'usure, et tous les signes d'éreintement et de décrépitude se transformaient à ses yeux en une image de distinction irrefutable. Pour elle, ce type d'oiseau malade, aux paupières lourdes, avait grand air, et tous ses défauts lui devenaient des qualités. Elle aimait son teint pâle, ses lèvres pâles. Aucun homme ne lui semblait gracieux, bienfaisant, sublime comme ce prudent époux aux manières irréprochables, qui savait sa faillite conjugale et sa tendresse pareille à la faillite du génie du cosmétique, des cravates irréprochables, des souliers vernis, et par une attention scrupuleuse à jouer son rôle mondain et légal auprès de celle qui avait associé sa candeur à son expérience.

Ce n'est pas que Catherine eût été soumise à un isolement particulier, et miraculeusement préservée de toute atteinte de la science de la vie. Les occasions d'apprendre s'étaient trouvées à sa portée, comme à la portée de toutes ses semblables. Elle avait pu lire des livres, entendre des conversations, voir des spectacles qui renseignent rapidement sur l'ignorance. Mais les dispositions d'esprit et les aptitudes à comprendre sont inégales. Ni plus ni moins intelligente que les autres, elle restait innocente devant la vérité, et voilà toute la raison de l'aveugle confiance, de l'absolue admiration, du juvénile enthousiasme éprouvés par elle devant la personne élégante, épinglée, cérémonieuse, impeccable, du mari qui elle croyait susceptible pour elle, par un extraordinaire bon génie.

Tout à coup, au cours de ces jours calmes, lumineux, bienveillants, elle eut une surprise. Après une année de mariage, pendant laquelle aucune incartade au programme de bonheur n'avait été commise, le mari de Catherine fut obligé de dîner hors de chez lui, avec d'anciens amis, par une circonstance peu définie, pour une raison quelconque d'intérêts importants.

Catherine ne fit aucune objection, car elle n'était pas capable d'examen et de critique. Elle fut étonnée, toutefois, au moment de cette soirée où elle s'avisa de regarder la pendule, d'apercevoir qu'il était onze heures et que son mari n'était pas rentré!

Il eut un signe. Je devins tout oreilles.

—Voici le fragment de saint Bonaventura, me dit-il.

Et, récitant non sans pompe:

«... Une fois, aux environs du Bévagno, notre saint s'arrêta en un lieu où s'était rassemblée une énorme multitude d'oiseaux de cent et de cent couleurs. Les ayant, il se courut à eux et les salua comme s'ils eussent été de véritables personnes raisonnables. Tous l'attendirent, se tournèrent vers lui les plus haut perchés inclinant la tête pour mieux le voir, mieux l'entendre. — Mes frères les oiseaux, leur dit-il, appliquez vous bien à louer le Créateur, qui vous a créés de plumes chaudes pour vous engarder du froid, vous a enveloppés de la pureté de l'air et vous gouverne sans que vous ayez à prendre la moindre sollicitude.

«Tandis qu'il leur adressait ces paroles et d'autres à la suite, les oiseaux avaient des tressaillements d'allégresse, allongeaient le cou, enfouiraient le bec et tenaient les yeux fixés sur lui. François, priant, passa parmi eux, les frôla de sa robe, et pas un ne s'avisa de changer de place. Enfin, il les congédia en faisant sur eux le signe de la croix.

«C'est un poétique m'écria-je.

—Toutes les fois que, vaguant par la campagne, où je devrais m'égayer plus souvent, me revient en mémoire un paragraphe de la Vie du bienheureux François par saint Bonaventura, et que je me le répète tout à coup, il m'aide à mieux sentir, à mieux comprendre la nature autour de moi. Aussi croirais-je qu'en ce moment, après ma lecture touchante, je trouve plus beau le pays qui se déroule devant nous!

Il se mit debout, joignant les deux mains, puis les serrant contre sa poitrine:

«O ma paroisse, dit-il, ses yeux vaguant à la ronde, o ma paroisse, coin de terre béni, patrie où Dieu m'a attribué pour y jeter la bonne semence et la faire germer dans le sillon, comme te voilà étincelante, splendide sous le soleil qui te réchauffe, l'illumine, te revêt d'une robe d'or de la tête aux pieds. — Regarde, mon petit, et dis-moi si les antiques châtaigneries, la haute, aux crétes de Ponjourn, ne ruissellent pas d'or et de pierrieres...

Je n'entrais guère dans son émotion, mais j'étais fort troublé tout de même.

—Tu vois, n'est-ce pas vrai?

—Oui, je vois, je vois...

Cela est certain, j'avais eu une sensation singulière: il m'avait semblé que mes paupières jouaient plus librement, qu'un obstacle était tombé. Le pays m'apparut dans une extrême magnificence. L'âme de mon oncle cette campagne assidue de mes heures, venait de persuader la mienne, de la prendre, de l'élever avec elle jusqu'à par delà les nuages, jusque par delà je ne sais où.

—Mon cher oncle, parlez, contez-moi... lui dis-je, vibrant à son unisson, capable de le suivre dans ses transports.

Il n'eut pas un mot. De temps à autre, seulement, il tournait la tête et, en une minute, portait ses regards dans vingt directions: à droite vers le roc de Bataillon et le quartier de Ponjourn; à gauche, vers le quartier du Jougla et ceux plus éloignés de Saint-Sauveur et de l'Altre-Raymond. Tandis qu'il considé-

rait, admirait avec une sorte d'avidité, de mon côté aussi j'abandonnais mes yeux à l'avenant. A la hauteur où son exaltation m'avait monté, je ne devais plus voir par moi-même mais par lui. La fusion de nos deux âmes fut si complète en ce moment unique où, écartés de simples rouges-gorges, de simples mésanges-charbonnières, nous communions à la nature, qu'il ne lui échappa ni une parole, ni un soupir, ni un geste, que cette même parole, ce même soupir, ce même geste ne m'échappassent en même temps. Oui, nous n'étions plus qu'un, et pénétrés ensemble de la substance de la terre, l'un et l'autre nous éprouvions un enivrement très capiteux et très doux.

Longtemps l'interminable haie de ronces qui sépare le Jougla de Ponjourn, nous nous étions remis en marche sans nous en apercevoir. Le soleil était chaud; pourtant les haies qu'il éclairait aux jaunes, aux jaunes, étaient des carresses comparées aux brillantes de l'éclat. Mon oncle s'en allait à trois pas de moi, un peu courbé. Le silence s'étendait au loin, troublé seulement de temps à autre par la chute d'un pelon mûr qui se détachait d'une branche et crevait, laissant fuir deux, trois châtaignes parmi les cailloux. Du reste, le sol, planté de châtaigniers à perte de vue, disparaissait sous une toison épaisse de capsules hérissées de pointes algues. Par places, on décelait les fruits éparpillés. Quelle récolte merveilleuse on aurait cette année!

L'énorme roncier nous quitta, grimpa à angle droit vers les hauteurs du Jougla quand nous nous dirigeions vers Ponjourn. —Le hameau des Passettes était ravissant vu d'ici, me dit mon oncle.

Minuit. Une heure. Deux heures. Elle attendit, stupéfaite. Il entra enfin, et elle ne reconnut ni son pas, ni sa manière d'ouvrir la porte, ni sa physionomie.

L'homme discret, raffiné, irréprochable avait disparu. A sa place, sous ses vêtements, avec son visage transformé, surgit un être joyeux et chancelant que Catherine considéra sans pouvoir trouver une parole. Il ne lui baissa guère le temps, d'ailleurs, d'exprimer son émoi. Il commença immédiatement à lui tenir des discours incohérents sur le dîner qu'il venait de faire, sur les causes de son retour, puis il oublia ce qu'il venait de dire, donna des explications tout à fait contradictoires, nomma d'autres convives que ceux-là désignés tout d'abord, se lança bientôt dans d'autres histoires que Catherine écoutait, les yeux agrandis, boncho muette.

Il ne paraissait pas s'apercevoir de la présence de sa femme. Il parlait aux meubles, aux miroirs, au plafond, aux tapis, et, tout en parlant, il tomba dans un fauteuil. Il avait les pommettes rouges, le regard vague. Il s'avisa de la présence de sa femme à une parole qu'elle prononça. Il se leva, la prit aux épaules, laissa son visage un peu au hasard l'appeler d'un autre nom que le sien, Marguerite, puis Coralie. Il sentait le vin. Les victuilles, les liqueurs, le cigare, et il manifestait une gaité de plus en plus excessive. D'une voix retentissante, riant aux éclats, il entreprit bientôt de raconter toute l'histoire de sa jeunesse et de son âge mûr. En quelques minutes, il devint, bégayant, tout ce qu'il avait mis jusque-là tant de soin à cacher.

Catherine voulut se sauver; il la rattrapa, et, toujours riant, pour jouer, lui appliqua une gifle dont elle demeura interdite. La scène s'aggrava encore, un saut brutal se révéla en cet homme aux quelques cheveux dérangés, à la cravate défaits, l'habit fripé. Il poursuivait la jeune femme, prise de peur. Elle sonna. Une femme de chambre intervint, repoussant l'assaut, qui s'écroula.

La porte vite fermée, les deux femmes s'écroulèrent. Quelques instants encore, et elles entr'ouvrirent la porte. Le mari de Catherine était étendu au hasard. La servante se pencha, «dit d'or», dit-elle à voix basse. Elle glissa un oreiller sous la tête inerte, défit le col, la ceinture de l'homme ivre, remonta la lampe, et doucement, les deux femmes sortirent de la chambre.

Gustave Geffroy.

Bismarck, sa pipe, et ses tripotonillages

Un correspondant de la Nouvelle Presse libre est allé rendre visite récemment au prince de Bismarck, en sa retraite de Friedrichsruhe. Il a trouvé l'ex chancelier fort homme humeur et parfaitement décidé à ne faire, l'été prochain, aucune cure d'eau: «Ma santé est très satisfaisante, a déclaré le prince; le seul acte de ma vie que je cause quelque peine, c'est la marche en train de ma pipe. Une fois allumée, ça va tout seul. Mais c'est détestable pour la faire brûler. En temps ordinaire, mon genre et mon petit flûte-chantier volontiers de cette opération. Malheureusement, ils font de fréquents absences. Et c'est alors ma belle voisine, la baronne Merck, qui a la bonté de les remplacer.»

Mais le révélateur de la Presse libre n'était pas venu à Friedrichsruhe pour entretenir le prince de Bismarck de sa pipe, et la conversation ne tarda pas à gagner par des chemins de traverse le terrain politique. Et lo châtelaïn de Friedrichsruhe, interrogé sur le récent voyage de Guillaume II à Saint-Petersbourg, prononça ces mots, qui n'ont rien d'inattendu: «Je regrette le temps où le traité de neutralité germano-russe existait à côté de la Triple Alliance. Cela nous contraignait à une politique compliquée; mais, en définitive, cette politique n'est-elle pas forcément compliquée? L'empereur Guillaume Ier l'a dit toujours: «Je ne voudrais pas être dans votre peau. Vous me faites l'effet d'un cavalier qui jonglerait du haut de sa selle avec cinq boules sans jamais les laisser tomber.»

Une fois sur le terrain politique, le prince

continua de conter à son interlocuteur attentif quelques souvenirs de sa carrière politique. Ses paroles sur le «cabinet noir» méritaient d'être retenues: «Sous Philipshorn, déclara le prince de Bismarck, l'administration des postes ne se faisait pas trop prior pour remettre au gouvernement les lettres suspectes. Sous Stephan, cela devint beaucoup plus difficile. Au temps de Thurn et Taxis, rien n'était plus aisé. Il existait alors un bureau spécial où fonctionnait en permanence trois employés d'une habileté reconnue: le premier chauffait la cire ou mouillait le pain à cacheter afin qu'on pût ouvrir les lettres, le second prenait connaissance des textes et copiait les passages intéressants; le troisième enfin remettait les choses en état.» Quand aux dépêches télégraphiques, c'est, —comme on sait, —M. de Bismarck lui-même qui se chargeait de les «tripotoniller».

UNE CURIEUSE DÉCOUVERTE

On a trouvé, l'autre jour, dans les matelas d'une vieille marchande des quatre-saisons, 800.000 francs de titres au porteur (mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit).

Le sieur H., avoué, rue du Bac, laissa récemment une fortune de près d'un million. Et, jusqu'à son dernier jour, le digne mendiant s'était rendu à sa porte coquille habituelle, précédé de son modeste chien d'aveugle, alors qu'il eût pu s'y faire conduire par quatre beaux caniches, attelés en daim.

Qu'est-ce que tout cela signifie, au fond? Et comme elle est plus curieuse, l'histoire de M. Balthazar Gréso, dont vous connaissez certainement le nom.

M. Gréso s'était installé, il y a deux ans avec sa femme et sa fille, dans un somptueux appartement de l'avenue des Champs-Élysées (30.000 francs de loyer, au bas mot).

M. Gréso donnait deux fois par an, en novembre et en avril, des fêtes étincelantes, qui lui coûtaient, l'une dans l'autre quinze mille francs.

Le tenor Heitner s'y fit entendre, ainsi que la fanfare des nègres d'Abyssinie conduite par Halli, le fameux maître africain.

La dernière de ces fêtes eut lieu le 20 avril dernier. Quelques invités de marque s'étaient réunis au salon-fumoir, où ils s'étaient précipités sur des cigares de marque supérieure, tout heureux de trouver enfin, disaient-ils, quelques objets de leur aloi.

Puis, ils exhalèrent la reconnaissance qu'ils devaient à l'Amphitryon.

—Comment fait-il, ce cochon-là? Comment fait-il dit un monstache ciré. Car enfin, je sais que le mois dernier, il a encore payé une échancée de cent cinquante mille francs, pour sa maison de campagne et pour son tapisserie!

Il dépense au bas mot trois cent mille francs. Où les trouve-t-il? demanda avec une angoisse affectée une soyenne barbe blonde. —Je me suis laissé dire, insinua un monstache, qu'il spéculait à la Bourse de Vienne. Des affaires mystérieuses, très compliquées, l'obligent, un de ces jours, à aller se faire mesurer un chapeau fictif d'un illustre pair de gants chez M. Bertillon, qui, en outre, à titre de surprise gracieuse, lui réservera une carte album...

—Non, non, interrompit deux favoris bien renseignés. Il est le préte-nom, l'homme de paille — de paille humide — d'un très haut personnage étranger, de famille royale, à qui il rend toutes sortes de services...

—Enfin, comment fait-il? De quoi vit-il? Qui nous donnera la solution?

—Attendez la dégringolade.

La dégringolade ne vint pas. Mais, à la suite d'un désaccord survenu entre son appareil circulatoire et son appareil respiratoire, M. Balthazar Gréso décéda. Et la curiosité publique eut l'occasion d'être satisfaite.

On put connaître, par des personnes hardies et dignes de foi, les dispositions dernières du défunt, et l'on sut enfin pour quel raison inraisonnable, incroyable, impossible, M. Balthazar Gréso avait mené une existence si fastueuse.

Au bord de la rivière d'Espazo, que nous dominions, je discernai au loin des toits désemblés. C'était étonnant l'éclat des ardoises parmi les vergers un peu dépouillés. Au-dessus des Passettes, en tirant vers le roc de Bataillon, les châtaigneraies, interrompues par la clairière de cinq ou six maisonnettes, de deux ou trois métairies, reprenaient de plus belle et peuplaient l'horizon de leurs massives roussies, morcelées, entrecoupées, tout à fait noires dans l'éloignement. Les frondaisons encore touffues, là-bas, dans l'air immobile apparaissaient en une rigidité de pierres de cent couleurs; c'étaient des montagnes sur d'autres montagnes, des entassements de rochers sur des entassements de rochers. Et comme, à la suite des châtaigneraies de Bataillon, venaient les châtaigneraies de Ponjourn, puis celles du Jougla, puis celles de Saint-Sauveur, puis celles de l'Altre-Raymond, la contrée, enveloppée de bois profonds, semblait étroitement, englobée en un cirque d'énormes assises, où on l'avait murée, d'où elle ne s'échapperait pas.

—Voilà bien les savants! articula mon oncle avec le geste de conclusion dont il usait en chaire quand il disait: «C'est la grâce que je vous souhaite!»

—Les savants?

—Oui, M. Fuxien-Grimoldas, de Montpelier?

C'est un savant, M. Fuxien-Grimoldas, de Montpelier.

—Il en a le bruit. M. Fuxien-Grimoldas parcourt les villes et les villages du diocèse. Ici, devant une église, il tire un mètre de sa poche et mesure la courbure d'un arceau; ailleurs, en rase campagne, il prend dans son

C'était parce qu'il était riche: il laissait 12 millions.

Tristan Bernard.

NOS ÉCHOS

Avls.
Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés de nous faire connaître l'abonnement trimestriel finit au 30 octobre prochain, de nous en envoyer sans retard le montant.

La Patrie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS
Fête du 11ème Anniversaire. — Messieurs les sociétaires sont priés, pour le 11ème anniversaire de la fondation de la Société «La Patrie» sera célébré par un grand, fête champêtre au Campo Vascaro le dimanche 5 Décembre.

La Commission sera heureuse de voir tous les français sans distinction, aucune, assister à cette fête, afin de rendre encore, plus étroits les liens qui unissent les membres de notre colonie.

Des cartes d'entrée seront délivrées au siège de la Société Rue Mercedes N.º 1 tous les jours de midi à 2 heures, et le soir de 8 à 9 jusqu'au jeudi 2 Décembre.

Pour la Commission des Fêtes.

F. Legend.

Le meeting.

Quarante mille manifestants. Une journée superbe. La conviction pour tous que la cause populaire est en voie de triompher.

Co qui fait surtout la signification de la journée, c'est que tous les partis et toutes les classes de la société ont fraternisé dans un sentiment commun d'adhésion, d'union, et de réprobation aux adversaires de la rénovation politique et économique inaugurée par son gouvernement.

D'importantes maisons de commerce, de grands établissements industriels, des propriétaires de l'intelligence d'une main et l'aisance à de nombreux travailleurs, comme notre compatriote l'perfecto Giot, de Colon, par exemple, assistaient à la manifestation avec tout leur personnel. C'est un bon signe, et il est prouvé ainsi que tous comprennent aujourd'hui combien il importe à tous qu'on en finisse avec une oligarchie néfaste pour implanter définitivement la suprématie de la volonté populaire. Honneur donc à tous ceux qui ont contribué par leur présence à relever l'éclat de la manifestation! Honneur en particulier aux dames et aux jeunes filles qui, tout au long du parcours de la manifestation la couraient de fleurs et la saluaient d'applaudissements.

Quint aux insensés qui ont essayé de la troubler, que le sang des morts (il y en a eu trois, assure-t-on) et celui des blessés, que les larmes des familles retombent sur eux et sur leurs chefs. La collectivité hétéroclite est souillée d'un maléfice du plus.

Distinction méritée.

Ceux de nos compatriotes qui ont pu apprécier le méritoire dévouement et le zèle intelligent avec lesquels M. le docteur Augustin Cardozo prête son concours professionnel, à la Légation de France, — et il sont nombreux sans doute — apprendront avec plaisir, que l'estimable avocat vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

On sait combien le gouvernement français est avare de cette sorte de distinction. Ceux qui en sont favorisés peuvent par suite s'en enorgueillir en toute raison et toute justice.

Le Courrier Franco-Oriental se fait un devoir d'associer ses félicitations à celles des amis de M. Cardozo. Nous serions heureux que cette bonne nouvelle coïncidât avec le complet retour à la santé de l'enfant tendrement aimé dont la santé a causé ces jours-ci

sac un petit marteau et se met à casser des cailloux, comme un cantonnier sur les routes. On veut-il en tenir avec son mètre? Moi, fort ignorant des sciences humaines, où Dieu n'est pas, je ne comprends rien aux proménades de cet

三十三

LARNOT
S DE LA
'ENSEIGNEMENT
127 & 129
PARDES
ditigé par le professeur H. Boyé,
gagé par le professeur Louis Parden,
ditigé par Alice L. Z. Darley,
esseur P. Poussin,
esseur H. Boyé,
ent française; les cours se font

le professeur H. C. Ayre.
L. Pordes.
enfants français et fils de français.

ACCIDENTOS
BRINA
Específico NO venenoso
Contra la SARNA
la LOMBRIZ
la MARCHERA
las ULLAS de la GARGANTA
y los GUSANOS de las HERIDAS
El MAS BARATO y EFICAZ
DE LOS SARNIFUGOS
VENTAS

K & C.
-MONTEVIDEO

Cassagne y Ca.
de última novedad de las mas reputa-
L'INDUSTRIE
OVEN ESPAÑA
—
calidad en trajes de amazona. Paños
1938--Montevideo
—
LIANCE

re, les explosions de gaz
à Valear.
avant, 2, en 1844,
millions de francs.
F. GARÇON, Agent,
de Piedras, 1281, Montevideo.

AILADOR

mar la SARNA en los ovej



Marca
Regis

LA RIO DELA PLATA
Y C^a — Montevideo

ALCOHOL DE VIAL
El alcohol desmenuzador de los
alimentos desagradable y difícil al digestión.
Infermedades del pecho y de la maravi-
llosa. Cough, Gripe, Bronquitis,
y en las principales Farmacias

EXCELSIOR
La metálica con 60 Fósforos

la más sólida
la más segura
la más decente
la más manuable
la más económica
la más conveniente
que contiene más fosforos
la más ventajosa para el consumidor.
Se venden en todos los almacenes, cafes y cigarerías
al mismo precio que la caja de cartón

DASE LA CAJA METALCA
EXCELSIOR
Fabricante: E. VILLEMUR, Montevideo.

/

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1825)
Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
A. de SAAVEDRA
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTRITIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Remedio por excelencia para estas enfermedades. — CUBOS Y BOLSAS de cada una de estas drogas.
PARIS: J. DALLOZ, 12, Avenue de la Gare.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

Almidon
MACK
de doble Fuerza
Marca de fabrica
Con esta nueva preparacion se plancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y figura extraordinarios.
Se vende en todas las Progerias y Almacenes de Ultramarinos.
Unico Fabricante-Inventor H. Mack, Wm & Co.
Unicos Depositarios para el Rio de la Plata: STAUDY y C. Montevideo — Buenos Aires — Rosario — Avellaneda — Genoa — Manchester — Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
DE
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TENUE PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CAÑELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS
PRECIOS CORRIENTES

	USO	INCEÑA		USO	INCEÑA
Baño Higiénico, con ropa.	\$ 0,30	\$ 3,20	Baño sulfuroso, con ropa.	\$ 0,40	\$ 6,00
" " sin ropa.	" 0,21	" 2,40	" " sin ropa.	" 0,30	" 5,50
" de almidon, con ropa.	" 0,10	" 4,20	" de ducha escocesa, con	" 0,45	" 3,60
" " sin ropa.	" 0,33	" 3,80	" " sin ropa.	" 0,30	" 3,00
" de atrecho, con ropa.	" 0,10	" 4,20	" de ducha fría y lluvia,	" 0,30	" 3,00
" " sin ropa.	" 0,36	" 3,80	" " con ropa.	" 0,30	" 3,20
" alcalino, con ropa.	" 0,40	" 4,20	" " sin ropa.	" 0,21	" 2,60
" " sin ropa.	" 0,39	" 3,80	" medicinal	"	Conficional

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

TESORO DE LA BOCA
ELIXIR DENTIFRICE
Odontalgique
ED. PINAUD
PERFUMISTA-QUÍMICO
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
ORAVIA
(A DOS HELICES)
Capitan: G. MASSEY R. N. R.
Saldrá el 3 de Diciembre de 1897
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco San Vicente, C. V., Lisboa, Coruña, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.
Gran rebaja en la tarifa de pasajes
PASAJES A CORUÑA EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CANTINA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañia expide pases para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS Y C.º LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
RIO JANEIRO, SANTOS, BAHIA, PERNAMBUCO Y SAN VICENTE C. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4º imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 40 Macliel.
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.
(Rayer les mots d'envoi non choisis)

Nom et Qualité (bien lisible)

Adresse

Signature

J. DURANDEAU
ARTÍCULOS FRANCESES
MUEBLES, TAPIERIA
Especialidad en muebles de fantasía para
salon, Bronce y objetos de arte
Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

Una botellita de 200 litros sin casco	\$ 21,00 sea el litro ó kilo	\$ 0,121
Media " 100 " "	" 12,50 " "	" 0,125 mli
Cuarta " 50 " "	" 6,50 " "	" 0,13
Quintajonas " 15 " "	" 2,10 " "	" 0,11
Vinagro de vino.	"	" 0,21
Grapa.	"	" 0,40

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 2,00 por botellita; \$ 1,50 por media; \$ 1,00 por cuarterola; \$ 0,60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un cartage ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los dias para el reparto en Montevideo
POR ORDENES:—GRANJA GIOT, s/n. 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se roga hacer los pedidos con 3 ó 4 dias de anticipacion y poner el vino de un caso, en una sola vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbiciida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Ojeas, de la Nariz, de la Laringe, de las Vías urinarias, Ginecología, Ulceras, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
Distributo: Paris, 17, Place Cadet. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1875, Filadelfia 1876, Sydney 1881, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1884, Amberes 1885 y muchas otras reconocidas.
ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892. Medallas de oro á las Exposiciones de Barcelona 1888 y Paris 1889. Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana Genova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
Unicos concesionarios para la América del Sur desde 1875.
MAXIMAS HONORIFICENCIAS
CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, mal del hígado, spleen mal del mar, el hígado venenoso, antiebril según queda comprobado por cantidad de certificados médicos. No se deje el público engañar por las nocivas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empieza á presentarse, y pida legítimo.

Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.º — Montevideo
debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.

Penitente du «Courrier Franco-Oriental»
(173) Du 29 Novembre 1897

MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté

III.—Haut et basse pègre
CHAPITRE VIII
LE PÉROUQUET DE TOTOR ET L'ŒIL DE GATINE

—Mon pauvre garçon, lui dis-je, vous venez de vous faire prendre vous-même; ces papiers ont été volés par vous à Félix Crouzet et j'en ai une preuve certaine, écrite de votre main. Tenez... lisez p. 101.
Victor Chevalier baissa la tête, stupéfait, se demandant si son complice l'avait trahi. Son compagnon qui avait tenté de s'enfuir

en même temps que lui, refusait de donner son identité, et n'ait connaît ses compagnons de voyage, mais il était certain que j'avais affaire à deux compères.

Malgré ses protestations, quelque chose me disait que le troisième voyageur si placide de l'autre bout de la même société, il avait été emporté avec indignation qu'il n'avait aucune relation avec ces messieurs, qu'il les avait rencontrés dans le train, qu'il ne savait d'eux rien autre chose, il ne parvenait pas à me convaincre.

En même temps, plus je regardais attentivement cette bonne tête rouge-rouge, plus je me disais: «Voilà un gillard que j'ai vu, jadis, ailleurs qu'à la messe».

Cependant, malgré la faculté de mémoire toute particulière que je possédais alors, je ne parvenais pas à fixer mes souvenirs.

Quand les bagages de tous les autres voyageurs furent retirés, grâce à la complaisance du chef de gare, nous ouvrimmes trois valises que personne n'était venu chercher, ainsi qu'un carton à chapeau où il y avait un tube tout neuf, marqué aux initiales F. C.—Félix Crouzet,—le nouveau pseudonyme de

Victor Chevalier. Dans chacune de ces valises on trouva un indicateur des chemins de fer et des papiers à différents noms.

Dans la valise de Crouzet, il y avait, en outre, un portefeuille et des papiers qu'il avait volés, la valise à marchand de grains d'une ville Bretonne.

Celui-là était un collectionneur, et il s'arrangeait toujours pour avoir de nouveaux et de civils sur la planche.

Pendant que j'en finissais avec Victor Chevalier, je regardais du coin de l'œil mon troisième gillard, tranquillement assis dans le bureau du commissaire de la gare, où se passait la scène.

Celui-là jetait sur Chevalier des regards d'un tel mépris, qu'un homme moins habillé que moi aux petites comédies humaines y eût été pris, sans doute.

—Notez bien, m'avait-il dit quand j'avais interrogé, je ne vous en veux pas le moins du monde de me conserver à votre disposition; je sais trop, hélas! combien sont faciles les erreurs judiciaires; du reste, il ne s'agit pour moi que d'un peu de patience; vous verrez, monsieur Goron, que vous me ferez des ex-

cuses. Je m'appelle Gatine, répétait-il avec un accent de sincérité tout à fait touchante. Je suis venu à Angers uniquement pour acheter une maison dont j'ai vu annoncer la vente dans les journaux.

Moi, pendant qu'il parlait, je continuais à le regarder avec une attention extrême, me disant toujours:

—Oh! diantre ai-je vu cette tête-là!

J'étais certain de ne pas l'avoir arrêté et pourtant j'étais certain aussi de l'avoir trouvé un jour quelconque dans une société qui n'était pas catholique.

Quand j'en eus fini avec Totor, l'homme au perroquet, mon homme revint encore me parler.

—Monsieur Goron, me dit-il avec une tristesse dans la voix, comme les circonstances sont graves, que vous me soupçonnez d'être le complice de gens que j'ai vus pour la première fois de ma vie dans le train de Bordeaux à Angers, j'ai à vous faire un aveu qui me coûte.

—Ah! ah! si-je; vous avez été condamné? —Oui, monsieur, hélas, il y a bien longtemps, mais ce souvenir que j'avais oublié

vient de me revenir et je me demande si ce péché de jeunesse ne va pas m'être reproché.

—Qu'avez-vous donc fait?

—Je vais vous dire. J'étais encore presque un enfant; j'avais seize ans, j'habitais une villa que mon père possédait en Bretagne, et je jouais dans les champs avec des camarades. Un jour, un troupeau d'oies vint à passer. Nous étions des gamins; nous courrions après ces volatiles et l'une d'entre elles me resta dans les mains. Je l'étranglai et nous trouvâmes très drôle de la manger le soir.

Nous étions des enfants, qu'il je fus poursuivi pour ce fait et condamné à une forte amende que mon père payait.

—Enfin, dis-je un peu ébranlé, bien que cette histoire me parût extraordinaire, quelle villa habitez-vous et quelles références pouvez-vous donner?

—J'habite Rennes, dit-il, et vous pouvez avoir des références très complètes auprès de Mme Blanche D... ma propriétaire.

Rennes... Blanches D...! Ce fut pour moi un trait de lumière et je revis le honhomme qui était là devant moi dix-huit ans en arrière, un cor de chasse en bandoulière et une

casquette de velours sur la tête, parcourant les rues de Rennes, ma bonne ville natale, dans un élégant tilbury, ayant auprès de lui une grosse femme blonde!

Et cette grosse femme blonde, toute la jeunesse de Rennes, dont j'étais alors, la connaissait, c'était Blanche D..., la directrice d'une maison hospitalière célèbre alors dans la capitale de la Bretagne!

Je partis d'un éclat de rire et remerciai l'homme à la figure rougeaud de avoir ainsi tout à coup fixé mes souvenirs.

—Vous étiez, lui dis-je, et vous êtes sans doute encore un souteneur; de toute façon, vous êtes un homme peu recommandable, et je ne vous remettrai pas en liberté avant d'être fixé sur votre compte.

Gatine baissa la tête et ne protesta plus contre son arrestation; il partit pour Paris avec Victor Chevalier et le nommé D..., celui qui avait refusé de donner son identité.